

J E A N - M A R I E B L A S D E R O B L È S

LA MÉMOIRE
DE RIZ

Nouvelles

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La Mémoire de riz est paru pour la première fois
aux éditions du Seuil en 1982.
Le présent volume constitue une édition revue et augmentée.

© Zulma, 2011 ; 2022, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *La Mémoire de riz*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

L'illusionniste

« Ce n'est point avec le froc et le chapelet, c'est avec le tambour de basque et l'habit de fou que j'entreprends, moi, la vie, ce pèlerinage à la mort ! »

ALOYSIUS BERTRAND

— Voyez-vous, cher ami, la vie elle-même n'est qu'un artifice, une triviale manipulation de la réalité par un esprit toujours en quête de lui-même. Et j'insiste sur le mot, manipulation, à savoir quelque chose d'aussi éloigné du songe qu'une sculpture peut l'être du bloc informe dont elle est issue. Ou, si vous préférez, ce que nous appelons « notre destinée » se déroule selon ce scénario que nous avons un jour tracé d'elle, consciemment ou non, ce canevas de l'être sur lequel viennent se broder les fils imprévisibles de l'existence humaine. L'illusion, dites-vous bien ceci, ne provient que de cette facilité que nous avons à renier le résultat final en imputant à autrui – Dieu, fatalité ou pur hasard – la responsabilité d'une œuvre dont nous avons été à la fois créateurs et artisans...

Lancé sur un sujet qui lui tenait à cœur, Eléazard ne s'arrêtait plus ; sur ce point-là il n'avait guère changé non plus depuis ces quelque cinq années de voyage qui m'avaient éloigné de lui. C'était toujours le même squelette de chair et de peau, flottant bien

au large dans ses habits élimés, ce même profil dolichocéphale qu'exagérait encore un nez ahurissant de par ses contorsions, presque un symbole à mes yeux, le même front dégarni d'où s'étiraient de longues mèches de cheveux filasse, bruns et clairsemés ; les pommettes osseuses, enfin, toujours à leur place sous ses grands yeux de renard mongol que prolongeaient deux ou trois petites rides en patte-d'oie.

Comme à son habitude, il était assis dans un recoin de son voltaire préféré – celui tendu de velours vieux rose –, le corps, penché de côté, reposant sur l'accoudoir rembourré du fauteuil.

À quelques pas de nous, la cheminée libérait une chaleur de four qui nous avait obligés à reculer nos sièges. Une cheminée toute simple dont les montants, taillés dans cette pierre grumeleuse qui pousse aux environs de Rognes, soutenaient une grosse poutre de chêne sombre, laquée par la cire et les années. Devant un lit de braises incandescentes, quatre oiseaux embrochés, bardés de lard – perdreaux ou ramiers, je n'aurais su le préciser –, tournaient lentement et par saccades ; la graisse, qui gouttait de temps à autre sur le foyer, crépitait en dégageant de longs chuintements de fumée jaune et de pénétrantes odeurs de rôtis. L'on entendait le cliquetis régulier de cette vieille mécanique à ressort qui entraînait la broche.

Un lustre de cuivre flamand ouvragé, suspendu à l'une des solives apparentes du plafond, diffusait la pénombre dorée de ses six bougies. De ma place, je distinguais l'immense bibliothèque, caressée par les reflets de miel des précieuses reliures qu'elle abritait, le violoncelle roux et vernissé, debout derrière

la table auprès d'un angle de mur blanc, et puis, posé à proximité d'un pupitre encombré de papiers et de livres amoncelés autour d'un buste en plâtre de Robert-Houdin, ce lutrin du XVIII^e siècle que j'enviais à mon hôte : un grand aigle de noyer, aux ailes étendues, vers lequel toute la pièce semblait converger. Contre son dos, incliné sur la voilure déployée, la masse lumineuse d'un in-folio grand ouvert avec sa fine écharpe de soie rouge en travers de la page, l'édition rarissime de *l'Ars magna lucis et umbræ* du père Athanase Kircher, l'auteur favori d'Eléazard.

L'idée d'une quelconque influence du premier sur le second ne m'était d'ailleurs jamais venue, tant mon ami possédait cet esprit d'encyclopédie, d'investigation débridée qui reste la plus grande gloire de la Renaissance. Car il s'intéressait à tout, se méfiant comme de la peste des connaissances superficielles, approfondissant chaque domaine de l'intelligence jusque dans ses limites extrêmes, reliant, combinant, synthétisant toutes les disciplines entre elles selon les principes d'un art de vivre bien particulier. La vérité, la beauté, disait-il souvent, c'est ce qui anoblit l'esprit, ce qui postule toujours le plus, plutôt que le moins, dans l'accomplissement harmonieux de l'homme au sein de la nature. Encore n'est-ce là que l'appauvrissante réduction d'une philosophie qu'il était seul à pouvoir développer dans toute sa richesse, mais aussi à mettre en pratique. C'est ce côté de son tempérament, cette capacité exemplaire de réalisation qui m'attirait, car Eléazard ne se contentait pas de parler de son amour de la vie – aimer la vie, c'est aimer l'esprit, disait-il encore –, il le vivait jour après jour.

À essayer, comme je m'en suis donné la tâche, de tracer le portrait de mon ami, de mettre au clair dans mes souvenirs l'écheveau de sa personnalité, je m'aperçois combien il est difficile d'approcher la ressemblance. Désespérant d'y arriver, je me résous à mentionner le culte qu'il rendait à la dive bouteille, à la gastronomie et aux « jouissances de Priape », sa passion pour la musique et les beaux livres, pour le grand air, le Midi, l'océan, sa fertilité d'imagination – il remplissait des carnets entiers d'inventions dénuées d'utilité, et, bien qu'il les gardât secrets, j'avais eu connaissance d'un projet « d'orgue des collines », actionné par le mistral, qui me séduit encore aujourd'hui – et puis, surtout, cette marotte dont le buste de Robert-Houdin témoignait l'importance : la prestidigitation, ou « l'illusionnisme », comme il préférerait la dénommer. Il y était passé maître à force de travail et de recherches, et conviait parfois quelques intimes à des « féeries », petits spectacles de son cru où il rivalisait d'adresse et de poésie.

Pourtant, malgré ces facettes, ou peut-être à cause d'elles, je ne pouvais me garder devant lui d'une certaine gêne due au sentiment assuré que le véritable Eléazard ne se livrait jamais à moi que de façon fragmentaire. Dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses actes, on pressentait l'existence d'un double fond, d'une richesse cachée qui ne laissait pas d'intriguer. Résonance, relief acoustique de l'être – si je puis me permettre d'employer cette image empruntée au monde musical –, qui lui conférait sans doute ce magnétisme, cette épaisseur du geste et du regard dont l'intensité m'imposait un respect mêlé de crainte, presque une vénération.

Oblalie, sa vieille gouvernante, un cep de vigne

portant le deuil et noué par les rhumatismes, vint surveiller la broche et repartit sans mot dire vers la cuisine. Eléazard poursuivait son monologue, avec ce langage émaillé de métaphores et d'érudition que je lui avais toujours connu.

— Il y a, disait-il, des exemples terrifiants de cette façon avec laquelle nous intervenons sans le savoir dans le cours de ce qui nous advient ; celui de Victor Brauner, entre autres, est caractéristique. En 1931, vous le savez, Brauner peignit un *Autoportrait à l'œil énucléé* ; sept ans plus tard, au cours d'une de ces rixes dont les surréalistes étaient coutumiers, un verre brisé, lancé à toute volée, l'éborgna pour de bon. Simple coïncidence, me direz-vous... et je réponds oui : coïncidence entre son désir secret de mutilation et la réalisation « accidentelle » de ce désir, entre une certaine trame de l'être et son « tissage » par les événements.

— Je veux bien, argumentai-je, mais pourquoi a-t-il peint ce tableau-là plutôt qu'un autre, lui était-il possible de choisir une « trame » différente, d'infléchir lucidement le hasard ? N'est-ce pas se leurrer que de croire à la toute-puissance de l'homme sur lui-même et sur les choses ?

Il avait prévu ma remarque et adopta pour y répondre un ton paternaliste qui me vexa, malgré la forte différence d'âge qui existait entre nous.

— Voyez-vous, mon jeune ami, nous portons en nous une certaine idée de l'homme, une certaine conception du monde qui nous semble plus vraie, plus réelle que d'autres. Et, bon gré mal gré, notre conduite en garde l'empreinte, car il n'en existe aucune qui ne s'origine d'abord dans une idée du monde... Si je fais ceci ou cela, c'est que j'ai déjà

réfléchi aux conséquences possibles de mon action, que j'en attends quelque chose de précis dans le déroulement de mon existence ou dans celle des autres hommes. Et même, si j'agis « gratuitement », comme on dit, j'ai déjà postulé que l'action se suffisait à elle-même, et ma conduite est encore le résultat d'une conception préalable.

Il s'arrêta un court instant et déclama la phrase suivante comme s'il s'agissait d'une maxime éprouvée : « Une idée qui porte en soi le meurtre tuera, tôt ou tard, et inversement ! Tout homme sain d'esprit est entièrement responsable de ce qui lui arrive ; et de la même manière que nous pouvons, par nos idées, par la façon d'être homme que nous avons choisie, créer cette heureuse sérénité qui résulte d'un épanouissement de l'être, nous créons également ce bout de verre qui nous éborgne... »

C'était, à mon avis, pousser trop loin le paradoxe, et je ne transcris cette discussion – quelque peu aride, j'en conviens – qu'afin d'ajouter un nouveau glacis sur le portrait d'Eléazard, de reconstituer le puzzle d'une soirée dont je n'ai pas encore tiré toutes les conséquences.

Ce qu'il venait de développer, alors que je luttais pour ne pas me laisser engourdir par le rayonnement de la braise et la semi-obscurité, n'était que la suite logique de ses convictions les plus établies. Poussé par cette curiosité insatiable qu'il admirait et retrouvait chez Athanase Kircher, Eléazard s'était penché sur tous les grands textes sacrés de l'humanité : il avait étudié l'Ancien et le Nouveau Testament, le Zohar, Homère, Hésiode, les Upanishad, le Coran, les papyrus égyptiens, les tablettes babyloniennes les plus reculées etc., devenant peu à peu un expert en

genèses, cosmogonies et religions de tous ordres. Conjointement à cela, il avait approfondi l'histoire de la philosophie et connaissait jusqu'aux plus récentes hypothèses de la science, hypothèses qu'il qualifiait sur un ton péremptoire de « nouvelles bibles de l'humanité ».

Mécréant irrémédiable, il avait retiré de ce travail la certitude que toute explication du monde, qu'elle fût religieuse ou scientifique, comportait une définition de l'homme qui lui correspondait. Aussi les civilisations n'étaient-elles pour lui que le fruit de ces « vérités » profanes ou sacrées, rationnelles ou intuitives, qui les avaient précédées. De là cette application à l'individu dont il venait de me faire part, cette hyperresponsabilité qu'il attribuait à l'homme dans la conduite de sa vie.

Pendant qu'il parlait, néanmoins, je n'avais guère en tête tout ceci. Je l'écoutais, certes, j'entretenais la discussion en posant des questions, en formulant des réserves, mais ce que j'avais eu l'occasion de voir, deux heures auparavant, m'empêchait de prêter l'attention nécessaire à cette conversation. Et lorsque j'y réfléchis, je m'étonne encore d'avoir gardé un souvenir de ce qui fut dit près de la cheminée, tant j'avais l'esprit ailleurs.

J'étais arrivé à Rocbaron en fin d'après-midi, et dès que j'eus frappé à la porte du petit mas provençal, protégé de la vue par les pins et les cyprès, Oblalieu m'apprit qu'Eléazard s'était rendu au village pour y donner une représentation de « magie ».

Pour ceux qui l'ont connu à cette époque, qui ont côtoyé cet artiste de la solitude, toujours plongé dans le silence de la musique ou celui des livres, ne supportant la compagnie que de sa gouvernante et

de ses rares amis, c'était proprement incompréhensible : Eléazard avait accepté de se produire en public ! Mieux, il avait de lui-même offert sa participation à la kermesse qui se tenait chaque année à Rocbaron, aux environs de Pâques. Interloqué, mais aussi alléché par un tel événement, je m'étais rendu aussitôt à l'Éden, le cinéma du village transformé pour l'occasion en salle des fêtes, j'avais assisté au numéro de mon ami, et nous étions rentrés ensemble après le spectacle.

Eléazard s'était tu et regardait la lente giration des rôtis, absorbé dans je ne sais quelle obscure méditation. Sa main droite caressait la courbe lisse d'un accoudeur, une main pâle d'aristocrate aux fragiles articulations, avec des ongles soignés au bout de longs doigts effilés, un instrument conçu pour la minutie de l'art et l'exécution des plus incroyables virtuosités de l'intelligence. Et à la regarder qui jouait sur le bois soyeux du fauteuil, je me souvins de ce dont elle avait été capable sur la scène improvisée du « gala de clôture » de la kermesse, de cette magie fascinante dont elle s'était montrée le prodigieux intermédiaire.

Je m'étais assis sur l'un des strapontins qui emplissaient la salle. Autour de moi, beaucoup d'enfants, de mères de famille, de cultivateurs endimanchés, mais aussi, tout devant, la rangée sombre des vieilles punaises de sacristie responsables de la kermesse et le maire du village, plastronnant au milieu des notables. Eléazard ne passant qu'en baisser de rideau – car il y en avait un comme dans la plupart des cinémas de province, une tenture constellée de publicités locales, poussiéreuse et mangée aux mites, qui s'enroulait autour d'un axe –, je dus subir le ballet de

l'école maternelle, celui de l'école de danse municipale, une exhibition de judo, diverses récitations d'auteurs classiques et trois poèmes commis par le redoutable instituteur de Rocbaron. Les applaudissements, les rires, les congratulations fusaient de tous côtés, et les entractes ne se distinguaient du spectacle que par un imperceptible redoublement de confusion et de chahut.

Un groupe de tambourinaires abrégéa heureusement mon attente, et je sursautai lorsqu'on annonça Eléazard « dans un numéro de prestidigitation ». Les lumières s'éteignirent dans la salle, chose qui ne s'était pas encore produite, et les spectateurs, surpris par l'obscurité, se mirent à chuchoter. Le rideau se leva en grinçant.

Sur la scène, laissée elle aussi dans la pénombre, une table recouverte d'un drap noir, avec une cage dorée ainsi que divers objets en acier à peine éclairés par un bougeoir de cuivre. L'unique projecteur de l'Éden s'alluma, et le gros cercle de lumière, hésitant une seconde, s'immobilisa sur un Eléazard incongru, vêtu d'un irréprochable smoking blanc, les yeux et les sourcils charbonneux, maquillés avec l'outrance des premiers films du cinéma muet. Il fit un bref salut de la tête et se dirigea vers la table, accompagné par de timides applaudissements.

Eléazard se campa face aux spectateurs, et avec beaucoup de grâce, il fit le geste de saisir quelque chose dans le vide. Sa main opéra un demi-tour sur elle-même, mais son mouvement n'avait pas encore pris fin qu'elle tenait déjà une carte enluminée entre le pouce et l'index : un tarot dont la taille excluait toute hypothèse d'empalmage.

— Voici, dit-il en montrant la carte, voici le bate-

leur, il fait surgir ce qui n'est pas, il escamote ce qui est...

Eléazard tendit son bras gauche, et un œuf apparut entre l'annulaire et l'auriculaire de sa main libre. Il avait adopté l'intonation tentatrice d'un bonimenteur de foire, mais sans en conserver le caractère excessif, théâtral ; il parlait avec calme, les yeux fixés vers le public, et pas un seul muscle de son visage ne tressaillait.

— C'est un jeune homme qui jongle avec sa vie, et qui défie le sort. Son histoire est la vôtre, regardez-le, il vous regarde !

Et, comme un point après chaque phrase, un nouvel œuf apparaissait entre ses doigts. Lorsqu'il en eut quatre, il les déposa sur la table et lança la carte au-dessus du public. Elle décrivit un large demi-cercle et revint se placer dans sa main, tel un boomerang : il la retourna vers les spectateurs, la figure du tarot avait changé.

Alors, Eléazard recommença son boniment énigmatique, il fit apparaître de nouveaux œufs et réitéra le même processus de transformation jusqu'à épuisement des vingt-deux arcanes du tarot, agrémentant chaque nouvelle figure d'un commentaire, d'une anecdote acide ou sarcastique. Une fois commentée la dernière figure, il fit mine de lancer la carte vers la salle, mais elle disparut avant même d'avoir quitté sa main. Eléazard salua, montrant ses paumes vides, et des applaudissements assez faibles le saluèrent. La répétition du même tour, l'accumulation insensée des œufs sur la table avaient fini en effet par lasser les spectateurs, ceux-ci ne comprenant guère la difficulté d'une pareille manipulation. Pour ma part, j'étais sidéré, n'ayant jamais vu mon ami déployer

autant d'habileté ni entendu jamais semblable feu d'artifice de langage.

Après qu'un aide fut venu débarrasser la table de sa pyramide d'œufs, Eléazard se campa derrière elle. Il sortit un foulard noir de sa poche, le fit claquer en l'air, nous en montra les faces et le roula en boule des deux mains. Durant quelques secondes il fit semblant de pétrir le tissu, de le façonner, puis, dans ses mains formant coquille, une tourterelle émergea, l'air effaré, des vagues de soie noire qui l'emprisonnaient encore. Dès qu'elle fut dégagée, il saisit la tourterelle par les pattes et la laissa battre des ailes devant nous. Des applaudissements nourris éclatèrent, mais ils s'apaisèrent presque aussitôt : Eléazard s'était muni d'une longue dague qui se trouvait sur la table, et, tel un grand prêtre archaïque élevant son offrande sur l'autel du dieu, il tendit ses deux mains, l'une tenant l'arme, l'autre la tourterelle. L'ombre déformée de son corps, projetée sur l'écran, dessinait l'inquiétante silhouette de Nosferatu ; une subite appréhension m'empoigna.

Eléazard attendit que le silence fût devenu insupportable, puis il approcha le couteau de l'animal et enfonça brusquement la lame sous sa queue, forçant sur le manche jusqu'à ce qu'elle sorte, ruisselante, juste en arrière de la tête. Le sang gicla sur sa figure, souillant son costume d'un semis de minuscules taches rouges, la tourterelle poussa un cri suraigu, et, toujours empalée, s'agita encore un peu, secouée par les frissons d'une agonie insoutenable. Un long murmure d'horreur monta du public, mais, d'un geste, Eléazard le fit taire.

— Ehud, reprit-il (et sa voix semblait celle d'un officiant), Ehud l'aborda comme il était assis seul

dans sa chambre d'été, et il dit : J'ai une parole de Dieu pour toi. Eglon se leva de son siège. Alors Ehud avança la main gauche, tira l'épée de son côté droit et la lui enfonça dans le ventre. La poignée même entra après la lame, et la graisse se referma autour de la lame ; car il ne retira pas du ventre l'épée qui sortit par-derrière... *Juges*, chapitre trois, paragraphe vingt et un !

Il retira le couteau, jeta la dépouille pantelante dans la cage et sortit un autre foulard de sa poche. De la même façon que précédemment, il fit apparaître une autre tourterelle, la présenta aux spectateurs, et, après lui avoir enveloppé le corps d'un petit sac ne laissant voir que sa tête, la déposa sur la table.

Lorsque les spectateurs le virent s'emparer d'un marteau et d'un pieu aiguisé, il y eut un mouvement d'émoi dans le cinéma. Eléazard se pencha sur la tourterelle ; ajustant son coup, il dressa le bras et maintint son geste suspendu jusqu'à ce que les remous se fussent apaisés.

— Il ne va quand même pas faire ça ? haleta une voix de femme derrière moi.

— Mais tais-toi donc, rétorqua son mari, tu ne vois pas que c'est de la comédie, non ?

Le marteau s'abaissa, et l'on entendit le sinistre craquement du crâne sous le pieu. Eléazard enchaîna, sans nous laisser le temps de réaliser :

— Il entra chez elle dans la tente, et elle le cacha dans une couverture. Il lui dit : Donne-moi, je te prie, un peu d'eau à boire, car j'ai soif. Elle ouvrit l'outre du lait, lui donna à boire et le couvrit. Il lui dit encore : Tiens-toi à l'entrée de la tente, et si l'on vient t'interroger en disant : Y a-t-il quelqu'un ?, tu répondras non. Jael, femme de Héber, saisit un pieu de

la tente, prit en main le marteau, s'approcha de lui doucement et lui enfonça dans la tempe le pieu qui pénétra en terre... *Juges*, chapitre quatre, paragraphe dix-neuf.

Il mit la seconde dépouille dans la cage et sortit à nouveau un foulard de sa poche.

J'étais à ce point médusé par le drame qui se jouait sur la scène, impatient d'en connaître le dénouement, que je ne fus pas surpris quand, après avoir fait surgir une troisième tourterelle, Eléazard l'immobilisa sur la table de sa main gauche et fit miroiter dans la lumière du projecteur le halo d'or d'une francisque. Sa main s'abattit avec violence, la tête de l'oiseau roula sur la nappe, tandis que du corps frétilant jaillissait la girandole pourpre des artères.

Un enfant pleurait, et c'est accompagné par les gloussements de sanglots étouffés qu'Eléazard prononça ce qui suit :

— Il enleva la couronne de dessus la tête de son roi : elle pesait un talent d'or et était garnie de pierres précieuses. On la mit sur la tête de David qui emporta de la ville un très grand butin. Il fit sortir les habitants, et il les plaça sous des scies, des herses de fer et des haches de fer, et il les fit passer par des fours à briques, il traita de même toutes les villes des fils d'Ammon... *Samuel*, chapitre douze, paragraphe trente.

La tourterelle rejoignit ses compagnes dans le silence le plus complet. Même l'enfant s'était tu. Prisonniers, comme je l'étais moi-même, d'une curiosité morbide, les spectateurs attendaient, pariant dans leur esprit sur la forme que prendrait le prochain holocauste. À en surveiller les préparatifs, ils comprirent vite ce qui allait survenir et s'agitèrent en

chuchotant sur leurs sièges. Mais quand la quatrième tourterelle, aspergée de pétrole, promena sur l'estrade la flamme voletante de son corps supplicé, les gens restèrent muets d'effroi, retenant leur souffle. Elle rampait encore, exhalant une épouvantable odeur de corne brûlée, lorsque Eléazard prit la parole :

— Le quatrième versa sa coupe sur le soleil. Et il lui fut donné de brûler les hommes par le feu ; et les hommes furent brûlés par une grande chaleur, et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a autorité sur ces fléaux, et ils ne se repentirent pas pour lui donner gloire... *Apocalypse*, chapitre treize, paragraphe huit.

Il déposa les restes de l'oiseau, à moitié carbonisés, avec les autres, puis recouvrit la cage d'un grand carré d'étoffe. Ses mains posées à plat sur la soie, il récita :

— Lève-toi mon amie, ma belle, et viens ! Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, elle s'en est allée. Les fleurs paraissent sur la terre, le temps de chanter est arrivé, et la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes. *Cantique des cantiques*.

On entendit des roucoulements derrière le tissu, et lorsque Eléazard découvrit la cage, les quatre tourterelles, vivantes, lissaient leurs plumes sur le perchoir.

Un tonnerre d'applaudissements, de bravos délivrés, salua ce tour d'adresse miraculeux, clôturant ainsi la représentation.

Je me hâtai de rejoindre mon ami. Il fut ravi de ma présence, mais je le trouvai abasourdi, égaré, comme après un incendie ou un tremblement de terre. Son maquillage qui avait coulé sous la chaleur du projecteur, le sang séché maculant son costume,

son visage et ses mains, favorisaient cette comparaison. Je m'apprêtais à le féliciter lorsqu'il me demanda sur un ton désabusé :

— Vous n'avez rien remarqué, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je.

— C'est bien ce que je pensais...

— N'empêche, continuai-je, que je donnerais cher pour savoir comment vous réussissez à les apprivoiser de cette façon ! Vos oiseaux sont des acteurs sensationnels !

— Mais qui vous dit que j'ai eu besoin de ça ! dit-il, en s'amusant à faire virevolter ses mains devant moi. Il n'y a que la mort qu'on n'escamote pas !

Et sur cette plaisanterie douce-amère, il détourna la conversation. Une demi-heure plus tard, nous étions chez lui, installés près du feu.

— Vous rêvez mon cher, fit Eléazard en me tapotant l'épaule. Il n'y en a plus pour longtemps, le dîner sera bientôt prêt.

Entraîné dans le tourbillon de mes souvenirs, j'avais dû m'assoupir un instant. Oblalie mettait le couvert derrière nous.

— Excusez-moi, dis-je, je pensais à votre prestation. Vous avez été extraordinaire, mais j'avoue que votre mise en scène m'a un peu retourné.

— Oh ! rassurez-vous, je ne recommencerai plus, reprit mon ami, c'était une expérience, elle est concluante : plutôt que de goûter la vie, de faire en sorte qu'elle ne procure que la jouissance du corps et de l'esprit, les hommes préfèrent croire à toutes les résurrections, à toutes les damnations possibles, quitte à en fabriquer eux-mêmes l'apparence. C'était, en quelque sorte, une démonstration par l'absurde de ce que j'ai pu vous dire tout à l'heure.

Dérouté, je ne répondis pas, mais comme Eléazard se levait pour arrêter la broche, je la lui désignai du regard et demandai :

— Ramiers ou perdreaux ?

— Ni l'un ni l'autre, fit-il en bloquant le mécanisme. Puis se tournant vers moi, et me fixant avec froideur, il ajouta : Tourterelles, puisqu'il faut tout vous dire...

Au léger tremblement de ses lèvres, je fus convaincu, cette fois, qu'il ne plaisantait pas.